

# Perseverare diabolicum...

PAR  
WILLIAM DALRYMPLE \*

DANS SA RÉPONSE à mon article, Bernard-Henri Lévy affiche ce même mélange d'erreurs, de préjugés et de manque de précision dont tout son livre est entaché. Un premier exemple : Bernard-Henri Lévy prétend, dans son ouvrage (page 450), que Hussain Haqqani et Najam Sethi avaient été « enlevés, au Pakistan, par des agents de l'ISI [les services secrets pakistanais], que l'on peut soupçonner de s'être appuyés sur des hommes d'Al-Qaida ». Or le voilà maintenant qui impute leur enlèvement au « complexe militaro-molarchique ».

En réalité, comme Najam Sethi me l'a personnellement confirmé, Hussain et lui n'avaient été kidnappés ni par Al-Qaida, ni par l'ISI, ni par les militaires, ni par les mollahs, mais bien par la police régulière du Punjab agissant sous les ordres du dernier premier ministre démocratique, Nawaz Sharif. L'ISI alla même jusqu'à intervenir pour faire libérer Sethi, le plaçant dans la situation insolite – comme il le confia sur le moment à la BBC – où « ce sont les "bons" (un premier ministre démocratiquement élu qui [l']arrêtèrent et voulurent [le] traduire devant une cour martiale, et où ce sont les "mauvais" (l'ISI et l'armée de terre) qui refusèrent poliment de le faire ».

Le bricolage de Bernard-Henri Lévy est également patent lorsqu'il m'accuse de le citer de travers en prétendant que l'expression « la maison du diable » n'est pas de lui, mais « d'un Pakistanais cité comme tel », et que « ce n'est pas du Pakistan qu'il s'agit », mais de la madrasa de Binori Town. Pour l'édification du lecteur, voici précisément comment (page 14) l'intéressé qualifie l'attaque des Etats-Unis contre l'Irak : « une coalition de fortune où – suprême dérision – l'on prétendait enrôler ce même Pakistan que je voyais devenir la maison du diable ». Quatre lignes plus loin, il continue à utiliser une imagerie satanique en évoquant « l'occasion d'ex-

plorer cet enfer silencieux, plein de damnés vivants ». L'ouvrage tout entier est émaillé de ce type de remarques méprisantes et malveillantes sur le Pakistan et les Pakistanais ordinaires.

Quand on écrit sur le monde islamique, et particulièrement sur les groupes djihadistes, à propos desquels sont colportées tant d'informations erronées, il est d'une importance vitale de mettre les faits au jour, de les vérifier et de s'y tenir – ce que Daniel Pearl savait très bien. La question du financement du 11 septembre constitue à cet égard un cas d'école. De nombreuses théories faisant état de conspirations circulent, dont certaines provenant de sources indiennes douteuses. Celle selon laquelle Omar Sheikh (le responsable de l'enlèvement de Pearl) aurait été le financier de l'opération et aurait envoyé de l'argent provenant des services secrets

pakistanais à Mohammed Atta (le chef présumé des commandos-suicides contre les Twin Towers) a toutes les apparences d'une action de désinformation. Elle provient sans doute de briefings donnés par les rivaux directs de l'ISI : les services de renseignement indiens, le RAW (Research and Analysis Wing).

Cette théorie n'est guère prise au sérieux par les spécialistes dont les travaux sur Al-Qaida font autorité, par exemple Peter Bergen. D'autant que l'identité du principal financier du 11 septembre est maintenant établie : il s'agit d'un Saoudien nommé Mustafa Ahmed Hawsawi. Dans les centaines de pages du rapport sur le 11 septembre publié conjointement par les commissions du renseignement du Sénat et de la Chambre des représentants des Etats-Unis, le nom d'Omar Sheikh n'apparaît pas une seule fois.

\* Journaliste, New York.

## Sans que subsiste le moindre doute

LE SÉJOUR D'OMAR SHEIKH dans les Balkans, l'importance de ce séjour dans la radicalisation du personnage et le temps passé par ce dernier dans le groupe djihadiste cachemiri Harkat-ul-Mujahedin ont été confirmés, sans que subsiste le moindre doute, par le très respecté correspondant en Asie du Sud de *The Observer* de Londres, Jason Burke, qui s'est entretenu avec des djihadistes du Pakistan et de l'Afghanistan. Burke qui, à la différence de Bernard-Henri Lévy, parle couramment l'ourdou et a couvert les conflits de l'Asie du Sud pendant de nombreuses années, a publié le résultat de son enquête dans un livre brillant (1). Les lecteurs y trouveront une biographie brève, mais sérieusement documentée, de l'homme qui organisa l'enlèvement de Daniel Pearl. Elle diffère sur des points très importants de celle que l'on trouve dans le « romanquête » de Lévy.

Quant au conflit du Cachemire, que j'ai couvert depuis le début de l'insurrection, en novembre 1989, et où j'ai été à deux doigts de laisser la vie, on me permettra de récuser la présomption d'un auteur qui n'y a jamais mis les pieds et qui prétend me donner des leçons sur le sujet. Je confirme que « Hurriyat » est bien l'abréviation courante pour désigner la « All Party Hur-

riyat Conference », et elle est utilisée dans tous les journaux d'Asie du Sud.

Si nous parlons d'Abdul Ghani Lone, son dirigeant le plus en vue, il fut la principale voix modérée du Cachemire, et l'un des premiers à s'opposer au népotisme et à la corruption du gouvernement de Sheikh Abdullah. Tout en soutenant la séparation d'avec l'Inde, comme la plupart des Cachemiris, il fut toujours favorable au dialogue, ne cautionna jamais le terrorisme et s'opposa à l'intégration du Cachemire au sein du Pakistan. Il demanda à de multiples reprises à Islamabad de ne pas se mêler des affaires du Cachemire et s'éleva avec vigueur contre le recours à des combattants étrangers. A la fin de sa vie, le Hurriyat et lui-même n'étaient plus très loin d'accepter le « paquet autonomiste » proposé par le gouvernement de New Delhi dans le cadre de la Constitution indienne. C'est précisément pour cette raison qu'il fut assassiné par des djihadistes pakistanais soutenus par l'ISI. Une personne à mille lieues de l'agent « notoire » de l'ISI décrit par Bernard-Henri Lévy. Par ailleurs, qualifier d'ONG le Hurriyat, principal parti d'opposition du Cachemire, est évidemment une erreur qui se passe de commentaires.

Je n'accepte pas la remarque de Bernard-Henri Lévy selon laquelle je verrais Karachi à partir du confort d'un « salon d'embarquement étincelant » de son aéroport. Je travaille sur l'Inde et le Pakistan depuis dix-sept ans et, pendant tout ce temps, j'ai beaucoup écrit sur la guerre, les taudis, la violation des droits des femmes, les « crimes d'honneur », la violence liée au système des castes, la corruption et les insurrections. Néanmoins, les taudis et la mort ne sont que l'un des aspects de la situation de l'Asie du Sud : décrire, à la manière de Bernard-Henri Lévy, Karachi comme un « trou noir », un lieu de ténèbres et de souffrances, c'est ignorer que cette ville peut aussi être belle et, par endroits, prospère. Pour de nombreux Pakistanais, c'est une cité de lumières qui les libère de l'atmosphère étouffante de conservatisme des petites villes.

Enfin, il est exact que la dernière page et demie de *Qui a tué Daniel Pearl ?* est marginalement moins hostile à l'islam que le reste du livre, et que l'on y voit effectivement Bernard-Henri Lévy visiter une mosquée où, écrit-il (page 534), « c'est la première fois, là encore, [qu'il] entre dans une enceinte religieuse, à Karachi, sans y sentir le vent de l'imprécation, de la haine ». Le romanquêteur se souvient alors de ses bons amis musulmans, tels le défunt président bosniaque Izetbegovic, et Massoud, le dirigeant afghan assassiné. Après plus de 530 pages d'invectives contre le Pakistan et les Pakistanais ordinaires, cette coda a le côté suspect de la dénégation classique : « Vous savez, certains de mes meilleurs amis... »

(1) *Al-Qaida, Casting a Shadow of Terror*. I. B. Tauris, New York - Londres, 2003.

NDT. - Bernard-Henri Lévy met en cause le « bricolage » de la traduction de ses citations. Par respect pour nos lecteurs, nous avons indiqué en note que, l'auteur n'ayant pas donné les références de ses citations, certaines avaient été retraduites en français à partir de la traduction en anglais. En fait, cela ne s'est produit que pour un total de deux ou trois lignes de texte. Pour en donner une idée, une « retraduction » de l'anglais, en ce qui concerne des journalistes pakistanais, se lisait ainsi : « Enlevés au Pakistan par des agents de l'ISI soupçonnés d'être soutenus par Al-Qaida ». Voici l'original : « Enlevés au Pakistan par des agents de l'ISI que l'on peut soupçonner de s'être appuyés sur des hommes d'Al-Qaida ». On comprend que BHL soit incapable de citer un seul cas où le traducteur lui aurait joué « un mauvais tour ». C'était inutile : il se les jouait suffisamment bien lui-même !